

Histoires de Canadiens

Télesphore Saint-Pierre, *Histoire des Canadiens français du Michigan et du Comte d'Essex, Ontario*, Septentrion, 335 p.

Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Septentrion, 526 p.

Johnny Montbarbut, Pierre Tisseyre, *La toponomie française des États-Unis d'Amérique*, 318 p.

François Paré

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture
Numéro 180, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, F. (2001). Histoires de Canadiens / Télesphore Saint-Pierre, *Histoire des Canadiens français du Michigan et du Comte d'Essex, Ontario*, Septentrion, 335 p. / Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Septentrion, 526 p. / Johnny Montbarbut, Pierre Tisseyre, *La toponomie française des États-Unis d'Amérique*, 318 p. *Spirale*,(180), 24–26.



HISTOIRES DE CANADIENS

HISTOIRE DES CANADIENS FRANÇAIS DU MICHIGAN ET DU COMTÉ D'ESSEX, ONTARIO de Téléphore Saint-Pierre
Septentrion, 335 p.

LES FRANCO-AMÉRICAINS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE. RÊVES ET RÉALITÉS d'Yves Roby
Septentrion, 526 p.

LA TOPONYMIE FRANÇAISE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE de Johnny Montbarbut
Pierre Tisseyre, 318 p.

L'INSCRIPTION du Québec dans l'espace américain a, on s'en doute, une très longue histoire. Bien que le concept d'américanité nous ait semblé surgir depuis une vingtaine d'années d'un repositionnement idéologique très neuf, très actuel, il est certain que le Québec s'est de tout temps interrogé sur son appartenance à l'Amérique et à l'espace continental plus généralement. Les trois ouvrages dont il est question ici en sont le témoignage à la fois déconcertant et lumineux.

Cette Amérique, écrivait René Lapiere dans un très beau livre (*Écrire l'Amérique*, Herbes Rouges, 1995), c'est celle de la langue du père. « C'est à elle que nous nous rapportons chaque fois que nous méprisons l'autre. » C'est que le continent dans lequel nous cherchons à nous inscrire, dans lequel nous nous dérobon aussi à nous-mêmes, ce n'est pas seulement un espace géographique mais c'est aussi une langue unique dont nous craignons la voracité et l'envahissement. « Difficile stratégie de la résistance et du consentement » que Lapiere situait au cœur même de l'identité québécoise. Le Québec appartient indissociablement au monde des conquérants et à celui des conquis. C'est là sa plus grande ambiguïté politique.

Le livre de Téléphore Saint-Pierre se nourrit certainement du premier de ces mondes, car il met l'accent, comme on s'y attendra, sur l'expansion coloniale française vers les territoires de l'ouest dès le milieu du xvii^e siècle. *L'Histoire des Canadiens français du Michigan et du Comté d'Essex, Ontario* est d'abord parue à Montréal en 1895, dix ans seulement après la mort de Louis Riel. De 1885, alors qu'il n'a que 16 ans, à 1895, Saint-Pierre est de toutes les causes qui affectent la vie des Canadiens français du sud-ouest ontarien et du Michigan. À Bay City et à Lake Linden, deux localités du Michigan où se trouvent à la fin du xix^e siècle de fortes communautés canadiennes-françaises, il fonde des journaux, dont *L'Union américaine*, et s'implique dans les conflits qui opposent le clergé francophone aux évêques américains. Puis Saint-Pierre revient à

Montréal où il poursuit sa carrière de journaliste. À l'âge de 26 ans, il a donc traversé nombre de fois l'espace continental. Il écrit autant en français qu'en anglais. Il devient ardent défenseur de l'annexion du Canada à la nouvelle union américaine, une manière détournée de retrouver aussi la mère patrie perdue. Sa connaissance de la culture du Michigan et son intégration à la vie américaine sont absolument remarquables.

Du même souffle, il ne cesse de recenser les droits ancestraux à la différence religieuse et linguistique de ces communautés canadiennes-françaises dont il aime dire qu'elles ont véritablement fondé le Michigan, des comtés du sud-est de l'État à la vaste péninsule du lac Supérieur. Ces familles migrantes, Saint-Pierre semble les connaître toutes intimement; il les a visitées et dénombrées, cinq mille à Sanilac, deux cents à Cheboygan, trois mille à Marquette et à Ishpeming. Dans les dernières pages de son *Histoire*, il convoquera chacun de ces hommes au rendez-vous du souvenir, rappelant un à un tous les patronymes de ces familles migrantes canadiennes-françaises déjà largement assimilées à la culture dominante. Mais le temps et l'espace sont ici affaires de fidélité aux valeurs ancestrales. Le livre de Téléphore Saint-Pierre est donc d'une indéniable valeur archivale. Au Michigan et même dans le sud-ouest ontarien, combien sont au courant aujourd'hui de cette histoire parallèle de la république américaine?

Se détourner de l'histoire

Ce qui frappera le lecteur moderne, c'est moins le récit des explorations coloniales vers la tête des Grands Lacs que l'histoire personnelle, souvent dérisoire, souvent admirable, de ces milliers de petites gens qui, ayant fui la pauvreté et peut-être aussi l'étroitesse de leur village natal au Québec, transportaient avec eux un fort sentiment national et identitaire. Qu'il suffise de citer, parmi tous ceux que mentionnent Téléphore Saint-Pierre, un certain Pierre Primeau, né à Chateaugay en

1846. D'abord enseignant, Primeau part pour Marquette au Michigan à l'âge de 24 ans. Il y sera l'un des fondateurs de la Société Saint-Jean-Baptiste, comme encore quelques années plus tard à Lake Linden. Partisan actif du président Grover Cleveland, il se fait élire au poste de greffier et de registraire du comté de Houghton, poste qu'il occupe pendant plusieurs années. À sa retraite, il ne retournera pas s'établir au Québec — en fait, peu de ses concitoyens d'origine canadienne-française le font —, il s'installera plutôt à Marquette, ville du nord du Michigan où il s'était d'abord laissé séduire par l'aventure américaine.

Ce parcours est exemplaire. Car l'américanité du Québec, c'est aussi l'histoire de son dépeuplement, de son émigration absolument catastrophique, à certaines époques. Si l'ouvrage de Téléphore Saint-Pierre est encore marqué par l'optimisme, celui d'Yves Roby ne l'est pas. À plus de cent ans d'intervalle, la lecture parallèle de ces deux histoires de l'émigration de centaines de milliers d'hommes et de femmes du Québec vers les États-Unis ne laissera personne indifférent. Dans les deux cas, ce qui frappera surtout, c'est le comportement particulier des communautés migrantes canadiennes-françaises qui, pendant des décennies, résistent avec acharnement à l'assimilation linguistique et culturelle. Leur attachement au Canada semble indéfectible. Et pourtant, pourtant! La lente désintégration de l'identité d'origine et l'acceptation graduelle du référent américain ne trompent pas. Si l'*Histoire* racontée par Téléphore Saint-Pierre tend à passer sous silence ces tensions, celle des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, sous la plume de Roby, est d'une rigueur implacable. Au bout du compte, les Petits Canadas de Lowell, de Fall River ou de Woonsocket ne seront plus et il ne restera que le souvenir nostalgique de leur existence autrefois si florissante.

L'histoire de l'émigration québécoise vers les États de la Nouvelle-Angleterre commence au milieu du xix^e siècle et se termine pour ainsi dire avec les premières années de la Révolution tranquille. L'histoire de ces familles ouvrières n'est

guère facile à retracer. Peu de documents personnels ont subsisté. Combien de ces migrants savaient lire et écrire? Bien peu, en réalité. Ils étaient recrutés en grand nombre par l'industrie manufacturière américaine. Leur installation dans les villes du Nord-Est cachait souvent des pratiques douteuses, dont le travail des enfants en très bas âge. Dans les Petits Canadas, les mesures gouvernementales visant à restreindre le nombre d'enfants en bas âge sur les lieux de travail seront vigoureusement contestées par les familles canadiennes-françaises. D'autres aspects apparaissent plus clairement à la lecture du livre d'Yves Roby. On saisira mieux le rôle ambigu des élites religieuses et journalistiques, qui, bien souvent, évoluaient à cent lieues des conditions de vie réelles de la population franco-américaine. Roby raconte en menus détails les conflits incessants qui opposent le clergé canadien-français et les dirigeants catholiques anglo-américains. Il n'y a là absolument rien d'épique, rien qui puisse susciter l'admiration. Au contraire, on lira les centaines de pages consacrées à ces conflits stériles avec une tristesse croissante. Car, en proie très tôt à la disparition de sa langue et de ses institutions, la communauté franco-américaine ne cessera de se détourner de l'histoire, comme si ce déni permettait de repousser l'inévitable.

Noms de pays

Certains reprocheront à Yves Roby une utilisation abusive du discours journalistique, car

l'historien aurait pu, me semble-t-il, se servir de documents plus carrément issus de la sphère privée, rejoignant ainsi la seconde moitié du livre de Téléphore Saint-Pierre. Ceci dit, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre* est un ouvrage magistral. Roby ne porte aucun jugement sur le sens d'une histoire qui signe la disparition des communautés canadiennes-françaises diasporales sur le territoire américain. Ce sort attend-il les minorités de langue française au Canada même? Cela n'est pas sûr. Abandonnés à eux-mêmes, les Franco-Américains n'ont pu tenir le coup devant les puissantes fictions que réverbérait la société américaine. Et puis, ayant renoncé au Québec et adopté progressivement les us et coutumes de leur nouveau pays, n'était-il pas normal qu'ils se fondent de plus en plus volontairement dans la langue et la culture dominante? L'émigrant est avant tout la trace vivante d'une rupture avec l'origine. Ce qui étonne, c'est que les Franco-Américains, surtout après l'épuisement des vagues successives de nouveaux arrivants québécois, n'aient pas rompu plus tôt avec le pays natal et qu'ils se soient entêtés si longtemps.

Ce sont les traces de cette présence française sur le territoire américain que tente de retrouver Johnny Montbarbut dans *La toponymie française des États-Unis d'Amérique*. L'ouvrage contient des milliers de noms de localités, de rivières et de lacs, classés par État et par ordre alphabétique. Les explications sur l'origine de chaque nom sont le plus souvent absentes. Ainsi, on se demande

pourquoi l'auteur a cru bon d'inscrire parmi les toponymes français de l'Illinois la rivière Kaskaskia (nom amérindien) ou la ville de Magnolia, nom bien intégré au vocabulaire anglais. Ce désir d'être exhaustif semble excessif, si, comme c'est le cas ici, il n'est pas appuyé par une véritable recherche archivale. Ainsi, pourquoi devrions-nous croire l'auteur sur parole que les villes de Alpine City, Arizona ou Pettit, Oklahoma, par exemple, ont bel et bien été nommées à partir de toponymes français? Ceci dit, il ne fait pas de doute que le territoire des États-Unis est constellé de noms issus du contact avec la colonisation française. L'ouvrage de Montbarbut en est, malgré ses flous méthodologiques, la plus claire évidence.

Dans un article publié récemment dans la revue *Francophonies d'Amérique* (n° 11, 2001), le chercheur japonais Yukari Takai soulignait l'importance de la famille dans toute analyse des migrations canadiennes-françaises à travers le continent. Dans cette étude, Takai se demande si nous avons suffisamment tenté de comprendre les motivations profondes qui ont poussé tant d'hommes et de femmes à quitter leur Québec natal et à s'installer aux États-Unis. La recherche de documents personnels, journaux, récits autobiographiques, lettres, nous aiderait certainement à comprendre de l'intérieur des mouvements migratoires qui s'inscrivent forcément dans une interprétation nord-américaine de l'histoire du Québec.

FRANÇOIS PARÉ



Klagenfurt, 7 mars 1999 de la série *Événements* d'Olivier Christinat, 2000

DR



La chambre chaude d'Isabelle Hayeur, 2000

DR



Visiteur d'Isabelle Hayeur, 2000

DR